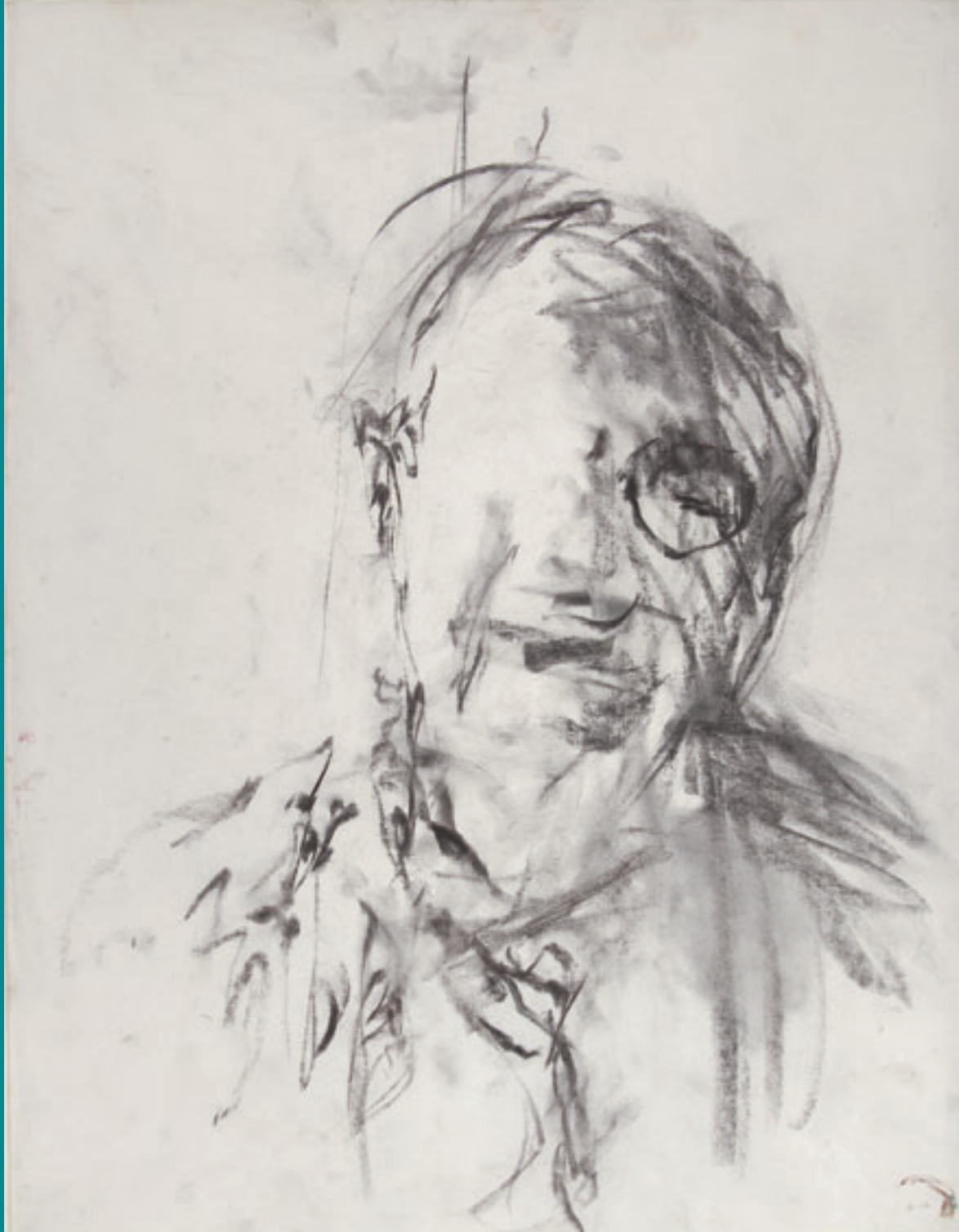




**GALERIE BRUNO MORY. DU 25 JUIN AU 16 OCTOBRE 2010.**

*Eugène Leroy. Œuvres sur papier.*





# La VIE dans LES PLIS D'EUGÈNE LEROY

PAR EMMANUEL DAYDÉ

Si l'on a pu dire que Matisse était né pour simplifier la peinture, alors Eugène Leroy est né, lui, pour la "bousiller". En tout cas la salir, la tacher, la fécaliser, la recouvrir de sel et de cendre jusqu'à – presque – la détruire. Comme Frenhofer, le peintre fou du *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac, qui barbouille son chef-d'œuvre jusqu'à le rendre illisible. Il y a du sexe et du complexe d'Œdipe dans les chaudrons rougeoyants de couleurs mangées de Leroy – surtout dans les dernières œuvres inspirées par le corps lumineux d'une toute jeune femme, rencontrée dans l'ombre de la vieillesse. Croûteux, illisibles, bouffés de l'intérieur, ses enfants picturaux sans couleur sont des énigmes incompréhensibles, posées à un Œdipe terrorisé. Et nul ne peut mieux les percevoir que dans les innombrables dessins, réalisés d'une main étonnamment libre, par l'artiste tout au long de sa vie, véritable sismographe de sa peinture. Avant la grande exposition du centenaire qui doit se tenir au musée de Tourcoing, Bruno Mory, collectionneur attentif et fidèle du peintre (qui fut aussi son professeur au collège de Roubaix), a pu rassembler pour la première fois une centaine de ces papillons de nuit, issus des cartons de l'artiste. Cette ligne enflammée souligne mieux que jamais l'enterrement dans les bruns à l'œuvre dans cet univers d'ombre et de brouillard. Réalisés loin des yeux du monde, dans le secret de sa maison de Wasquehal, près de Lille, les dessins de Leroy brûlent comme des chandelles de feu dans la nuit.

*A contrario* de la *doxa* de "la table rase", Leroy admire nombre d'artistes du passé, tels Giorgione, Bruegel, Bosch ou Rembrandt, comme le prouvent à l'envi ses remarquables études à l'encre bleue ou au fusain de *La Ronde de nuit* ou de *La Taverne* ; malaxant la peinture avec la même fureur gourmande que Rubens, il use longtemps d'un fusain tremblant et mouillé, dont les halos évoquent Millet et Seurat, et parvient à atteindre son propre univers en l'accumulant, voire en l'asphyxiant. Même les aquarelles réalisées en Afrique du Sud durant les années 70 délavent le paysage à la manière de flaques tristes et sales, comme des Turner décomposés. La méthode de Leroy, déjà à l'œuvre sur un portrait de Valentine daté des années 30 ou 40, encore réaliste mais déjà empâté, se radicalise dans les années 70. Les grands *Nus* colorés exécutés sur papier entre 1975 et 1980, balafrés d'eau et de ratures au fusain sur toute la page, sans guère de distinction entre le vide de l'air et le plein du corps, rejoignent des aquarelles retravaillées à la gouache, recouvrements obsessionnels faits au doigt et à l'eau. Quant aux immenses gouaches (2 x 1,5 m), elles affichent une gestualité débridée qu'on ne lui soupçonnait pas.

Pendant plusieurs années – jusqu'à dix ou quinze ans –, Leroy n'hésite plus à poser la peinture couche après couche, en enfouissant l'image au plus profond de la matière, pour arriver à une occultation presque complète de la forme ou du sujet. Pourtant, d'un amas qui semble informe de matières luisantes

et de couleurs brunâtres émerge – pour qui sait voir l'icône – un visage, un paysage ou un nu, à la façon des corps glorieux. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la sculpture de couleurs pâtissières, genre pièce montée, que l'artiste anglais Glenn Brown a exécutée en guise de sosie d'après la palpitante série des *Quatre Saisons* de Leroy, rassemblés au musée d'Art moderne au sein de l'exposition *Seconde main* : la lumière inscrite dans la matière du peintre du Nord a totalement disparu de la copie de Brown, "Grand Correcteur" pour qui la science n'est que fiction. Tellurique et organique, obscur et sanglant, "lumière devant et lumière derrière", l'art nordique d'Eugène Leroy cherche selon lui "à dire la vie, mais surtout l'éphémère". Mais cette vie qui s'accumule au bout des doigts et des pinceaux pendant de longues années est une "vie dans les plis" à la façon d'Henri Michaux. Au jeu du grand combat d'avoir à mourir, les corps six pieds sous terre de Sienne et d'ocre brûlée d'Eugène Leroy sont des monstres humains qui peuvent évoquer étrangement les Meidosems de cet "athlète de la souffrance" qu'était le poète belge Henri Michaux. Créatures fantastiquement humaines, les Meidosems ne connaissent ni repos, ni répit, mais surgissent partout, à l'improviste, changeant de forme sans trêve, se muant "en cascades, en fissures, en feu", variant leurs reflets avec l'espoir de moins souffrir... "Maintenant je vais peindre, rajoutait Michaux, c'est beau les couleurs, quand ça sort du tube, et parfois encore quelque temps après. C'est frais comme du sang, et quelque temps après c'est comme de la sève". Sève de sang séché, l'œuvre au noir d'Eugène Leroy, tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change, poursuit sa traque infinie de la lumière : "Il faut être peintre pour faire des images, avouait-il, et ce sont les images qui font faire la peinture, mais c'est un secret". Si l'on en croit Vasari, Antonello de Messine au XV<sup>e</sup> siècle aurait apporté en Italie le secret des Flamands. Eugène Leroy au XX<sup>e</sup> pourrait bien avoir recouvert la peinture du secret des aveugles. Son art aux yeux crevés rend définitivement Œdipe à la lumière. ■

Double page précédente à gauche :

*Nu.*

1979-85, gouache, fusain et craie, 107 x 75 cm.

Double page précédente à droite :

*Autoportrait.*

1990, fusain et craie, 65 x 50 cm.

Ci-contre en haut :

*La noce campagnarde.*

1975-1980, fusain marqué, 70 x 107 cm.

Ci-contre en bas :

*Les toits.*

1970, huile, 65 x 100 cm.









Ci-dessus :

*Nu allongé.*

1980, fusain, 50 x 65 cm.

Ci-contre en haut :

*Marine.*

1960, aquarelle, 33 x 50 cm.

Ci-contre en bas :

*Marine.*

1970, technique mixte, gouache, 55 x 72 cm.

### POUR EN SAVOIR PLUS :

*Eugène Leroy – Exposition du Centenaire*

Musée des Beaux-Arts Eugène Leroy – Tourcoing

Du 10 octobre 2010 au 31 mars 2011. Commissariat : Jan Hoet et Denys Zacharopoulos

## EUGÈNE LEROY en QUELQUES LIGNES

Né en 1910 à Tourcoing. Décédé en 2000 à Wasquehal où il a vécu et créé.

Parallèlement à sa longue carrière de peintre, Eugène Leroy est professeur de latin et de grec. Passionné par les grands maîtres – Giorgione, Rembrandt, Van Gogh –, il se tient à l'écart des avant-gardes, ce qui lui vaudra une marginalisation durable des cercles parisiens.

Il expose en 1954 à Paris avec Sam Francis et Serge Poliakoff et, en 1956, a lieu la première exposition de ses œuvres au musée de Tourcoing.

En 1961, à l'occasion d'un accrochage à la galerie Claude Bernard, Georg Baselitz découvre la peinture de Leroy et devient l'un de ses plus fervents collectionneurs. S'ensuit un intérêt croissant pour ses peintures, ses dessins et ses gravures, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, aux États-Unis, et quelques rares galeries françaises dont celle de Bruno Mory.

Depuis une vingtaine d'années, sa démarche affirmée est comprise et acceptée. Ainsi sa peinture est-elle exposée régulièrement à la galerie de France et à la galerie Werner de Cologne. Les expositions des musées de Gand (1982), Eindhoven (1986 et 1988), Villeneuve-d'Ascq (1987), de l'ARC au musée d'Art moderne de la ville de Paris (1988) et du musée d'Art contemporain de Nice (1993), Bâle Kunsthalle (1997), Toronto (1999), Buffalo (2000), consacrent son œuvre sur un plan international.

En automne 2010, pour le 100<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance, grâce à une importante donation d'œuvres et d'archives de l'artiste, le musée des Beaux-Arts de Tourcoing crée, au sein de ses collections permanentes, le laboratoire Eugène Leroy.

